

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 23

Artikel: Le truc d'Henri IV
Autor: E.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218796>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le notaire Antoine Blanchod, est un des fidèles habitués du Consistoire, qui le juge lui-même l'homme « fort extravagant ». En effet, il n'y a pas d'extravagance et d'écart de langage auxquels il ne se livre.

Un jour, il est accusé d'avoir été à Gruyères, à la Fête des Rois et d'y avoir mené les violons. Il répond que c'est vrai « ayant été curieux de voir leur fatras et jeux qu'ils font le dit jour, pour les avoir tant plus en détestation et moquerie ». Il s'en tire avec une censure. Il n'en est pas de même quand il est accusé d'avoir dit le jour où le bailli vint installer les « officiers », qu'il aimerait autant avoir la charge de bourreau que celle-là. Pour cette atteinte à l'honneur des fonctionnaires, il fut condamné à l'amende.

LES PETITS JEUNES GENS

Les petits jeunes gens
De maintenant
S'en vont, cheveux au vent,
Se trémoussant
Se dandinant
Ou bien se regardant
Aux vitrines des marchands !
Les petits jeunes gens
De maintenant
Sont vraiment épatants !
Les petits jeunes gens
De maintenant
Ont un air important !
Gesticulant
Ou discutant,
Ils coudoient les passants,
Bousculent les enfants !
Les petits jeunes gens
De maintenant
Sont vraiment très charmants !
Les petits jeunes gens
De maintenant
— Ce n'est pas étonnant —
Sont très friands
Et très gourmands !
En quelques coups de dents,
Ils mettent tout à néant !
Les petits jeunes gens
De maintenant
Sont de vrais réceptifs !
Les petits jeunes gens
De maintenant
Savent tout en naissant !
Impertinents
Ou arrogants,
Ils se montrent pédants
Et narguent leurs parents !
Les petits jeunes gens
De maintenant
Sont vraiment attrayants !
Les petits jeunes gens
De maintenant
Font aux filles des serments
En rougissant
Ou pâlisant
Et, sans un sou vaillant,
Sont très entreprenants !
Les petits jeunes gens
De maintenant
Sont vraiment étonnants !

Louise Chatelan-Roulet.

Mot d'enfant. — Au jardin des Plantes :

Le petit Charlot considère attentivement le rhinocéros.

— Un étrange animal, n'est-ce pas ? fait sa maman.

— Je crois bien, dit l'enfant. Puis il ajoute : combien il doit déchirer de mouchoirs quand il est enrhumé du cerveau.

Bienveillance. — Gustave est d'une galanterie raffinée. On parlait devant lui de la petite Suzanne.

— Elle ne serait pas mal, disait un débiteur, sans ses trous de petite vérole...

Alors Gustave, d'un ton de protestation conciliante :
— Des trous ! dites des grains de beauté... en creux.

LE TRUC D'HENRI IV

 Le matin-là, un petit homme trapu, à la barbe en pointe, porteur d'une lourde valise, monta à Tarascon, dans l'express qui va de Marseille à Paris ; c'était M. Marius Barbarousse, négociant en vins à Tarascon. Il prit place dans un wagon de deuxième classe.

Deux voyageurs occupaient le compartiment ; Barbarousse les salua et, tout en leur marchant sur les pieds, leur envoya un « Pardon, messieurs », avec un accent que je me sens incapable de reproduire par la plume.

Les voyageurs lui rendirent son salut en retirant vivement leurs pieds endoloris.

Barbarousse s'installa dans un coin, ôta son chapeau melon qu'il remplaça par une calotte de drap rouge ; il dépliâ sa couverture et examina ses compagnons.

C'étaient deux jeunes gens à l'aspect sympathique.

Barbarousse bourra sa pipe avec d'infinies précautions.

— Permettez-moi de vous offrir du feu, dit le premier jeune homme en tendant son cigare allumé.

— Vous êtes mille fois trop aimable, dit Barbarousse.

— Monsieur va sans doute à Paris ? demanda le jeune homme.

— Parfaitement.

— Nous ferons la route ensemble, dit le jeune homme ; je vous présente mon ami Jules Morici, artiste peintre, paysagiste, et moi, Albert Debergue, peintre également.

Barbarousse s'inclina :

— Enchanté de faire votre connaissance.

Il se nomma :

— Marius Barbarousse, de Tarascon, dit-il.

— Une ville qu'Alphonse Daudet a rendue célèbre, remarqua Debergue.

— Ah ! ne m'en parlez pas, dit Barbarousse ; ce Daudet a bien fait de mourir, les gens de Tarascon lui auraient fait un mauvais parti.

— C'est une plaisanterie, remarqua Morici, dont il ne faut pas lui garder rancune.

— Monsieur, dit Barbarousse, s'il s'était contenté du premier volume, *Tartarin de Tarascon*, passe encore ; mais il est revenu, il a recommencé avec *Tartarin dans les Alpes* ; il a continué par *Port-Tarascon*. Il s'est fait des rentes en exploitant les Tarasconnais. Je vous assure qu'au *Café du Commerce*, nous commençons à en avoir assez.

— On a plaisanté les habitants de Landerneau, ceux de Brive-la-Gaillarde, de Pontoise, ils ne s'en portent pas plus mal.

— Pas moins qu'ils s'en seraient bien passé, dit Barbarousse ; ces messieurs viennent de faire une excursion dans le Midi ? demanda-t-il.

— Nous venons de visiter l'Algérie, répondit Morici ; mon ami a pris des vues ; nous rapportons des épreuves très curieuses.

Il montra un appareil photographique placé sur la banquette.

— Très heureux de voyager en votre compagnie, dit Barbarousse ; à Tarascon, on aime les artistes.

— En voyage, dit Morici, on est bien aise de savoir à qui on a affaire ; il y a tant de filous.

— Et tant d'imbéciles qui se laissent prendre à leurs boniments, dit Barbarousse ; ce n'est pas moi que l'on attrapperait !

— Les professionnels de l'escroquerie sont très adroits, reprit Debergue.

— Allons donc ! protesta Barbarousse ; il faut être plus naïf qu'un enfant pour se laisser rouler par eux.

— Ils ont plus d'un tour dans leur sac.

— Je connais tous leurs trucs, affirma Barbarousse, depuis celui du bonneteau jusqu'au vol à l'américaine ; on ne doit jamais confier de l'argent à un inconnu ; ainsi, moi, j'ai emporté dix mille francs ; je peux bien vous le dire, nous ne sommes qu'entre nous.

— Votre confiance nous honore, dirent les deux jeunes gens.

— Croyez-vous que j'ai placé cette somme dans la poche de mon veston ou dans mon portemonnaie ? Pas si bête : je la porte dans une sacoch cousue dans la ceinture de mon pantalon.

— Très ingénieux, opina Debergue.

— On n'ira pas la chercher là, reprit Barbarousse ; je défie bien les pickpockets de m'enlever mon pantalon sans que je m'en aperçoive.

— C'est, en tous cas, très difficile, dirent les deux voyageurs en riant.

Morici proposa au Tarasconnais de le photographier.

Barbarousse accepta.

— Je vous enverrai des épreuves, dit le paysagiste, qui se mit en mesure de prendre un cliché.

— C'est singulier, dit tout à coup Debergue, en fixant Barbarousse, monsieur ressemble étonnamment à Henri IV ; regarde, ajouta-t-il en s'adressant à son compagnon.

— En effet, dit Morici ; c'est frappant, surtout de profil.

— Vous trouvez ? demanda Barbarousse qui se rengorgea ; à Tarascon, on ne s'en est jamais aperçu.

— C'est qu'ils ne sont pas physionomistes, répondit Morici.

— Quelle idée ! s'écria Debergue, vous pourriez me rendre un grand service ; je suis peintre d'histoire ; je destine au prochain Salon un tableau représentant Henri IV et Mayenne ; pour le premier personnage, il me manque un modèle ; auriez-vous l'obligeance de venir poser seulement une fois dans mon atelier, le temps de prendre un croquis ?

— Certainement, dit Barbarousse.

— Vous êtes sans doute pour plusieurs jours à Paris ?

— Pour huit jours au moins.

— Rien ne sera plus facile ; nous irons vous prendre à votre hôtel ; je ferai tirer à votre intention une épreuve photographique agrandie du tableau.

Barbarousse accepta, enchanté de figurer dans une œuvre qui aurait les honneurs du Salon.

Quel succès il remporterait au *Café du Commerce* !

Le voyage s'acheva sans incident ; à Paris, Barbarousse quitta ses compagnons en leur laissant son adresse.

Deux jours après, les deux peintres vinrent le chercher ; après un bon déjeuner chez un grand restaurateur, ils le conduisirent à Neuilly dans un appartement presque vide.

— Je ne suis pas encore installé, dit Debergue ; je n'ai que mon chevet et mes pinceaux, j'attends mes meubles ; vous trouverez, dans la chambre à coucher, un costume de l'époque que je vous prie de vouloir bien revêtir.

— Il faut que je me travestisse ? demanda Barbarousse.

— Pour vous croquer, c'est indispensable, dit le peintre.

Morici l'aidera à s'habiller ; quand ce fut terminé, Barbarousse accrocha ses vêtements à un porte-manteau et, suivi du paysagiste, il rejoignit Debergue qui l'attendait dans l'atelier.

Les deux artistes le complimentèrent sur sa belle prestance.

— Le costume vous va à ravir, affirma Morici.

— Quel gentilhomme accompli vous eussiez fait il y a trois cents ans ! renchérit Debergue. Barbarousse buvait du lait.

— Ventre-Saint-Gris ! s'écria-t-il, en tirant son épée.

— Bravo ! Bravo ! Parfait ! exclamèrent les deux amis ; vous entrez à merveille dans la peau de votre personnage.

— Attendez-nous, nous revenons tout de suite, dit Debergue ; je vais préparer la toile et les couleurs.

Ils se retirèrent.

Barbarousse se mira avec complaisance dans une glace adossée à une cheminée.

— C'est exact, dit-il, je ressemble à Henri IV ; je ne m'en étais jamais douté.

Il prit des poses étudiées, un poing sur la hanche, une main sur la garde de son épée.

Il esquissa des révérences.

Il trouvait l'aventure amusante.

Un quart d'heure passa, une demi-heure, les artistes ne revenaient pas.

Barbarousse attendait toujours.

A la fin, une inquiétude le prit; il courut dans la chambre où il avait laissé ses habits.

Disparus, ainsi que les dix billets de mille francs cousus dans la ceinture de son pantalon !

Il se précipita dans la rue en criant au voleur ; grâce à l'étrangeté de son accoutrement, on le prit pour un fou ; des passants l'entourèrent et le conduisirent chez le commissaire de police auquel il raconta sa mésaventure.

Le commissaire ne put retenir un immense éclat de rire.

Les deux soi-disant artistes étaient complètement inconnus à Neuilly où ils avaient loué un appartement la veille.

Barbarousse, qui se trouvait sans le sou, télégraphia aussitôt à Tarascon ; en attendant la réponse, le commissaire l'autorisa à coucher au poste.

Comme il fouillait dans son pourpoint, Barbarousse trouva un billet ainsi conçu :

« Cher monsieur Barbarousse, vous ne connaissez pas encore le truc d'Henri IV. »

E. F.

Ne me dis pas « vous ». — Théotime et Célestin ont la réputation légitime d'être aussi pingres et rapiats l'un que l'autre, ou, pour être plus exact, c'est à qui des deux le sera davantage. Depuis quelque temps ils sont en froid... Ce sont des choses qui arrivent...

Ce matin, Théotime est venu rendre visite à Célestin. Mais celui-ci l'a reçu de la belle façon :

— Que venez-vous faire chez moi, monsieur ? s'est-il écrié à la vue de Théotime.

— Voyons, mon cher ami, a observé ce dernier, ne me dis pas « vous » cela me fait de la peine !

— « Vous » savez bien, monsieur que depuis la dernière affaire que nous avons faite ensemble et dans laquelle « vous » avez voulu me rouler, je ne « vous » connais plus !...

— Expliquons-nous si tu veux à ce sujet, mais, je t'en prie, ne me dis pas « vous »...

— « Vous », m'êtes, monsieur, complètement étranger !...

— Est-ce possible ! Dire « vous » à un vieil ami comme moi !...

— « Vous » n'avez qu'à sortir d'ici, monsieur, « vous » dis-je !

— Ah ! à propos, mon vieux, fait soudain Célestin, je crois que je te dois encore cinquante francs !...

— Vraiment ? Oh ! alors, mon cher ami, assieds-toi donc, je t'en prie !...

MANIÈRE DE VIVRE DE NOS ANCÊTRES (Suite.)

Comme il faut varier la manière de vivre, selon la variété des âges.

Après que l'enfant a longuement dormi, le bain d'eau tiède lui est merveilleusement profitable, non seulement pour nettoyer les ordures du cuir, mais aussi pour resveiller la chaleur naturelle et faire sortir les excréments fuligineux du dedans au dehors, et pour entretenir le corps en humidité et le conserver mol, afin qu'il puisse mieux croître et devenir plus grand et de plus belle taille. Les anciens médecins veulent que la nourrice le lave tous les jours, durant le temps qu'il ne peut cheminer, ne faire exercice, et de là en avant qu'on le baigne encore par intervalles jusques à sept ans. Incontinent qu'on a osté l'enfant du bain, avant que le mettre en maillot, il faut premierement l'essuyer avec des vieux linges blancs et lui bien nettoyer le nez, les yeux, les oreilles, le siege, et presser son petit ventre pour le faire uriner. En après le frotter doucement depuis la teste jusques aux pieds, avec les mains seules ou avec huile douce ; puis façonner les membres en tirant les doigts des mains et des pieds, haussant et baissant les bras, pliant et dressant les jambes vers les fesses, puis les estendant et lui faisant courber et redresser l'eschine. Durant qu'il est desmaillotté, la nourrice doit tascher

par tous les moyens de le resjouir, or' luy riant, or' disant des chansons, le faisant danser et sauter en le dorelotant. Et estant emmaillotté le porter entre ses bras par la maison, et quand le temps est commode, sortir dehors et l'amuser à regarder le ciel, les edifices, les arbres et les fleurs des jardins et la verdure des champs. Et l'accoutumer à écouter attentivement les paroles et lui faire entendre les noms des choses : et le recreer à ouyr l'harmonie des instrumens et la melodie de la musique. Evitant le son des canonades, des harquebusades, des tambours et trompettes et des grosses cloches, et le bruit du tonnerre qui luy estonnent les oreilles et luy donnent frayeur.

Dès lors qu'il commence à entendre et à gazouiller, il le faut petit-à-petit accoutumer à cognoistre les personnes et les choses et à les appeller par leurs propres noms, et à bien proferer les paroles. Et si tost qu'il a discretion du bien et du mal et qu'il scait parler, l'apprendre à prier Dieu et l'instruire en toutes choses honnestes et civiles, et le bien moriginer et ne luy permettre jamais dire, ny faire choses vilaines et ne point lascher la bride à ses appetits desordonnez et à ses affections desréglées, ains tascher de bonne heure à luy faire aymer la vertu et hayr le vice. Il se faut aussi garder de l'irriter et de luy faire peur, et de le faire trop rire et de le laisser trop pleurer et crier, craignant qu'il n'en ayt la veuë offensée et mal à la teste... encore qu'il soit bon de le laisser quelquesfois pleurer et crier un petit, tant pour rendre les poulmons et le diaphragme plus habiles au mouvement de la respiration que pour purger les humiditez superflues du cerveau et des yeux. Et quand il a atteint l'âge de cinq à six ans, pour occuper son esprit, il luy faut faire passer le temps à apprendre à lire et à écrire. Et après cela le faire estudier à bon escient et lui bailler un pedagogue qui soit soigneux non seulement de son instruction, mais aussi de ses mœurs et qui ne luy laisse rien passer mal à propos, afin de le rendre aussi vertueux que scavant. Et vaut tousjours mieux quand il a failly, le corriger par douceur que par rudeur. Si toutesfois les benignes remonstrances ne suffisent pour le retenir en son devoir, il est besoin de venir au chastiment rigoureux. (A suivre.)

Raison démonstrative. — Un bon paysan entre avec son fils, un jeune gars de douze ans, dans la boutique d'un cordonnier.

— Il me faudrait, dit-il, une paire de bottines pour le petit que voici.

— Fort bien, répond le marchand, quelle est sa peinture ?

— Il n'en a pas, de peinture, fait le brave rural. Jusqu'ici, il a toujours marché pieds nus.

Bonne raison. — Le chauffeur. — Pourquoi le conseil municipal ne met-il pas un avis que cette descente est dangereuse ?

L'habitant. — Parce qu'il faut bien que le médecin, le mécanicien et le marchand de ferraille gagnent leur vie.

DUO SENTIMENTAL

Lente et douce, la nuit descend

Et voile avec une caresse

Les jardins aux parfums troublants

Et les villas enchanteresses

Lente et douce, la nuit descend.

Tous deux se parlent à voix basse

Appuyés au balcon fleuri ;

Et déjà la vague se lasse,

Le grand lac bleu s'est endormi

Tous deux se parlent à voix basse.

— A quoi rêves-tu, bien-aimée ?

Je te vois le front soucieux ;

Vers l'infini vont tes pensées

En regardant briller les cieux ?

A quoi rêves-tu, bien-aimée...

Elle l'interrompt, toujours pensive :

— Il faudra me lever matin,

Je voudrais couler la lessive

Est-ce qu'il fera beau temps demain ?

Sylvabelle.



ELSI, L'ÉTRANGE SERVANTE

(Suite.)

Les femmes reprirent courage, mais les jeunes gens, déjà armés d'un fusil ou d'une hallebarde, n'entendirent pas ce discours sans dépit.

— Partons tout de même, dit l'un d'entre eux, quand on devrait aller jusqu'à Soleure. Qui sait ? En nous pressant, nous arriverons peut-être à temps pour la grande bataille.

— Halte ! ordonna le vieillard. Si chacun s'en va de son côté, on n'arrive à rien. Quelques gouttes d'eau ne font pas marcher un moulin. Que les Français prennent Soleure, toutes les cloches se mettent en branle ; on sonne le tocsin ; sur le sommet des montagnes on tire et allume les signaux. Tout ce qui peut se remuer accourt au nom de Dieu et sous sa garde. C'est alors que ça chauffera. Les Français apprendront ce qu'il en coûte de mettre le pied sur le territoire de Berne. Mais jusque là qu'on se tienne en repos.

Ce discours ne persuada guère nos jeunes écrivains : on en vit plusieurs tourner les talons et disparaître... hélas ! pour ne plus revenir.

— Ainsi tu ne penses pas que la bataille ait déjà commencé ? demanda la pauvre Elsi au vieillard.

— Non, répondit-il. Les nôtres viennent probablement de quitter Berthoud pour se diriger du côté de Fraubrunnen ou de Baetterskinden. Je ne sais quels ordres ils ont reçu. Au surplus, il serait bon que quelqu'un se rendit à Berthoud pour s'informer de ce qui se passe.

Mais là on n'était guère mieux renseigné qu'à Heimiswyl. Les bruits les plus extraordinaires circulaient et se contredisaient l'un l'autre. Les uns soutenaient que l'ennemi avait été écrasé, sinon tout-à-fait, du moins en grande partie. Les autres prétendaient le contraire. A les en croire, l'armée bernoise tout entière était en déroute ou prisonnière. Elle avait été trahie. A quoi bon se défendre ? On n'y gagnerait rien que plaies et bosses.

Ces récits contradictoires, comme les nuées du ciel chassées par l'orage, flottaient dans l'air embrasé.

Vers le soir, la fusillade cessa. Tout était calme dans la campagne. On se reprit à espérer. Sans doute les Français étaient à Soleure enfermés dans une souricière. Elsi elle-même se tranquillisa. Elle avait fini par dire son véritable nom à la paysanne. La bonne femme avait entendu parler du père, de sa richesse, de sa conduite. Elle se sentit prise d'un vrai respect pour Elsi. Jamais elle n'aurait pu croire qu'une fille de meunier pût faire ce qu'Elsi avait fait :

— Et voilà, petite folle, ce que tu n'as pas osé lui dire ? Si ton père est un vaurien, ta famille par contre est riche, considérée, honorable : l'un compense bien l'autre. Si seulement Christen était ici, je lui dirais tout. Tu verrais qu'il s'en soucierait comme d'un fêtu ; bien plus, il prendrait encore le père chez lui, j'en suis sûre, pour l'éloigner de sa commune.

— Non, je ne le désire pas. Mon père et moi, nous ne pouvons plus vivre sous le même toit. D'ailleurs, je ne songe pas à épouser Christen ; non, je ne puis, je ne veux pas me marier, jamais, jamais. On me reprocherait la conduite de mon père, ma pauvreté. Je ne connais que trop la méchanceté des hommes. Que Christen seulement n'accomplisse pas sa menace et qu'il ne cherche pas la mort !... je n'y survivrais pas.

— Tu es une nigaude, reprit la paysanne, de ne lui avoir rien dit. L'orgueil t'aveuglait. Mais attends, demain, nous lui ferons parvenir un message. On trouvera bien quelque bonne vieille mère disposée à envoyer à ses fils, à l'armée, du kirsch ou du fromage. On lui fera savoir, à ton Christen, que le vent a tourné chez nous et qu'il s'arrange pour revenir au plus tôt possible, en bon état surtout. Il comprendra bien ce que parler veut dire.

Elsi ne voulut d'abord rien entendre. Elle regretta d'avoir parlé, faisait mine de s'enfuir, se lamentait, aurait voulu être morte depuis longtemps. — Pourvu que Christen revienne vivant, répétait-elle sans cesse, la mort me sera douce. Mais il ne peut être question de mariage.

La paysanne la laissa dire. Elle avait le mariage à cœur, et quand une femme s'est mis quelque chose